

et de la fausseté d'un jugement quelconque à la vérité du jugement contradictoire. Le raisonnement médiat se compose de *trois termes*, deux extrêmes et un moyen, unis deux à deux dans trois propositions, la majeure, la mineure et la conclusion. Les deux premiers jugements sont les prémisses ; ils contiennent le terme moyen associé successivement à chacun des extrêmes ; de cette comparaison provient un rapport nouveau, qu'on indique dans la conclusion. Un raisonnement de ce genre, où le rapport de deux termes est affirmé indirectement en vertu de leur rapport commun avec un terme moyen, se nomme *syllogisme*. La conclusion ne résulte ni de la majeure ni de la mineure prises isolément, mais de leur combinaison.

La détermination approfondie des opérations de la pensée et de toute la théorie de la connaissance appartient à la logique (1).

(1) *Logique, la science de la connaissance*, 2 vol. in-8°. Bruxelles, 1865.

CHAPITRE III.

THÉORIE DU SENTIMENT.

L'homme n'est pas seulement un être intelligent, capable de connaître et organisé pour la science ; il est aussi un être affectif, capable d'émotions et fait pour la félicité. Le sentiment a été considéré précédemment comme un état permanent d'intimité de l'esprit ; il s'agit de l'étudier maintenant comme faculté, activité, force et tendance.

Le sentiment et la pensée sont des facultés parallèles ou coordonnées, de même valeur et de même dignité, par lesquelles le moi se rapporte à lui-même et à l'ensemble des êtres sous des caractères distincts, mais équivalents. Il ne faut donc pas sacrifier l'une de ces forces à l'autre, mais les développer également dans l'éducation, pour qu'elles restent en équilibre dans la vie.

1. Le propre du sentiment est d'exprimer entre l'esprit et les choses un rapport d'attachement et de pénétration. En effet, le sentiment est la source de nos *émotions* : tout ce qui affecte, trouble, agite, remue, exalte ou accable l'esprit concerne le cœur. Or, dans l'émotion, l'esprit ne se distingue pas et n'analyse pas l'objet : les deux termes s'unissent ou se repoussent intégralement. Cette relation,

pour un être fini, peut être positive ou négative, selon que le sujet et l'objet, considérés dans leur totalité, se conviennent ou s'opposent : de là le *plaisir* et la *peine*. Ce qui est vérité et erreur pour la pensée est joie et douleur pour le sentiment. Le plaisir est au sentiment ce que la vérité est à l'intelligence ; la peine est à l'erreur comme le plaisir est à la vérité. La vérité et le plaisir indiquent des rapports positifs ; l'erreur et la peine, des rapports négatifs. Mais, d'une part, l'esprit se manifeste comme pensée et tend vers l'essence propre des choses ; de l'autre, il se manifeste comme sentiment et tend vers l'ensemble. Ces relations sont distinctes et peuvent même être contraires. Ce qui nous satisfait quand l'âme est bien équilibrée, c'est la vérité ; ce qui nous désole, c'est l'erreur ; mais comme le sentiment dépend de toute notre situation présente, bonne ou mauvaise, nous pouvons aussi nous réjouir de l'erreur et nous affliger de la vérité. En bien des circonstances, la sincérité est plus blessante que la flatterie ; cette altération dans nos rapports naturels provient de la différence qui se trouve entre la pensée et le sentiment et la caractérise.

Au point de vue *subjectif*, le sentiment est plus *impressionnable*, plus *dépendant*, plus *conservateur* que la pensée. Il nous touche ou nous intéresse, en d'autres termes, il rend les choses touchantes, intéressantes ou pathétiques. L'intérêt varie selon les sexes, les caractères, les tendances, les occupations, en un mot selon l'état actuel de l'individu. « Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs. » C'est ainsi qu'un même objet, une œuvre d'art ou une scène de la nature, affecte diversement diverses personnes, d'après leur culture ou leurs dispositions, et peut même provoquer des sentiments opposés chez la même personne en des temps différents. Rien de plus mobile, de plus fugitif, de plus *individuel* que le sentiment. La pensée est

plus calme, plus indépendante des circonstances du moment et même des préjugés de l'esprit. Il faut donc se garder de consulter le sentiment sur la valeur d'une théorie, comme le font les auteurs qui professent le sentimentalisme. Tout système qui a rapport aux choses humaines est destiné à produire des impressions variables, offensantes chez les uns, flatteuses chez les autres, sans qu'on en puisse rien conclure au sujet de la vérité : le plaisir et la peine n'indiquent que l'effet de la réalité sur l'âme, et cet effet est nécessairement conforme à l'état présent du sujet. En ce sens, on peut dire que tout est *relatif* pour l'homme, que ce qui paraît louable ou sublime à l'un semble horrible ou ridicule à l'autre : cette proposition, invoquée par les sophistes et les sceptiques de tous les temps, peut s'appliquer au sentiment, mais ne prouve rien contre la science. Le cœur n'est pas un juge impartial de la vérité, tandis que l'intelligence est précisément organisée pour émettre un jugement équitable, en dehors de toute influence étrangère à la science.

Le sentiment est essentiellement *subjectif*, et la pensée essentiellement *objective*, non pas que l'un manque d'objet et l'autre de sujet, mais que le sentiment trouve sa fin dans la félicité du sujet et la pensée dans la détermination de l'objet. Le cœur est satisfait quand l'objet est en harmonie avec le moi, et l'intelligence quand le moi s'accorde avec l'objet. L'un exprime un mouvement centripète, l'autre un mouvement centrifuge.

Il ne faut pas croire cependant que tout soit caprice et *arbitraire* dans la vie du cœur. Non, nos sentiments sont *motivés*, ils dépendent de notre situation présente, qui est elle-même préparée par notre activité antérieure. C'est par notre propre causalité que nous sommes parvenus, dans le milieu où nous sommes, à créer notre état actuel

de culture ; cet état est volontaire et peut changer à notre gré ; mais aussitôt qu'il existe et aussi longtemps qu'il se maintient, il explique la nature de nos sentiments, il détermine leur élévation ou leur bassesse, leur accord ou leur antagonisme avec la raison. Le plaisir et la peine, à cet égard, sont involontaires.

Le sentiment se développe, le plus souvent, avec la pensée. Quand l'intelligence s'est arrêtée à une certaine manière de comprendre le monde, la société et le rôle de l'homme, le sentiment se met à l'unisson avec elle, et l'esprit tout entier tend alors à s'harmoniser d'une façon permanente avec l'ensemble des choses. De là nos habitudes.

L'*habitude* est une détermination de l'activité opérée par la volonté : c'est une activité qui se fixe et se régularise comme l'instinct par la fréquente répétition d'un même acte et qui acquiert ainsi la valeur d'une force et d'une tendance. On l'appelle une *seconde nature* et quelquefois un *instinct acquis*, pour marquer l'analogie entre l'instinct et l'habitude ; mais la différence subsiste entre ces deux principes d'action, dont l'un est notre œuvre et l'autre l'œuvre de l'auteur de notre nature. L'instinct est inné, aveugle, le même chez tous les êtres de même espèce, toujours conforme à la nature et approprié à la destination, tandis que l'habitude est acquise, diverse, variable, consciente ou non, bonne ou mauvaise. L'habitude joue un grand rôle dans la vie d'un être libre et doit être surveillée de près. Elle ajoute à l'instinct et le modifie dans certaines limites ; l'activité devient alors factice et conventionnelle ; mais l'instinct ne périt pas, il reprend ses droits dès qu'il cesse d'être comprimé par des habitudes contraires. « Chassez le naturel, il revient au galop. »

Il y a des habitudes physiques, intellectuelles, affectives

et morales. C'est grâce à l'habitude que nous apprenons à parler, à lire, à écrire, que nous affermissons les associations d'idées, que nous acquérons des dispositions nouvelles et des talents, que nous obtenons plus de facilité pour accomplir notre destinée. C'est par l'habitude aussi que le travail devient machinal et routinier, que nous gâtons nos aptitudes naturelles, que nous nous créons des obstacles pour l'exercice d'une profession. C'est par l'habitude, en un mot, que nous contractons des vertus et des vices. Mais, quel que soit son objet, l'habitude se forme, s'enracine et s'explique par la propriété du cœur de s'attacher aux choses, de conserver ce qui est, d'être fidèle aux antécédents et aux traditions. L'habitude est une attache ou un lien du cœur. C'est une façon pour chacun de distribuer les occupations journalières ou d'organiser la vie selon ses convenances personnelles. *Bis repetita placent*. Cette manière d'agir ne supprime par la *spontanéité* de l'esprit, car elle en est un produit, depuis le premier acte jusqu'au dernier ; mais elle réagit sur la spontanéité et tend à la soumettre à une règle invariable ou à la renfermer dans un cercle d'actions déterminé. C'est pourquoi les actes habituels deviennent inconscients à la longue et peuvent entraîner la volonté à notre insu. Cependant la conscience subsiste, un retour sur soi-même suffit pour surmonter un penchant. Les habitudes se perdent comme elles se contractent par une libre décision de la volonté (1).

Comme le sentiment nous attache aux choses et crée nos habitudes, il ne peut plus se perdre, une fois qu'il s'est fixé, sans un *déchirement* intérieur qui bouleverse tout l'ordre de la vie. Cette souffrance nous répugne. C'est pourquoi le

(1) ALBERT LEMOINE, *l'Habitude et l'instinct*. Paris, 1875.

sentiment est un élément de *conservation*, une puissance *traditionnelle* dans la vie individuelle et, par conséquent, dans la vie sociale. Le sentiment se soumet volontiers aux usages qui règnent dans la famille, aux coutumes qui sont établies dans la société, et craint les innovations comme des perturbations ; il maintient le niveau qui existe entre les membres de la famille humaine, comme force de cohésion, et favorise même l'égalité par la diffusion de l'amour. La pensée n'a pas la même fonction d'union et d'assimilation : elle fait plutôt ressortir les différences et les contrastes entre les esprits, elle développe la personnalité, la liberté et met obstacle à l'absorption des individus dans la communauté. L'intelligence se détache aisément de son objet, s'affranchit des préjugés et des habitudes et se montre dans la vie comme force analytique et dissolvante, qui attaque les erreurs et détruit les abus, comme puissance progressive et rénovatrice, qui ouvre la voie de l'idéal.

Cette différence est sensible si l'on considère les *théories* qui ne s'adressent qu'à l'intelligence et les *doctrines* qui touchent le cœur. Les premières se modifient sans cesse, on les corrige, on les abandonne dès qu'on y découvre quelque défaut ; les secondes, au contraire, semblent défier le temps et se soutiennent encore longtemps après qu'on a signalé leurs vices. Elles s'emparent de tous les abords de l'âme et y jettent parfois des racines si profondes qu'elles ne font plus qu'un avec nous et nous deviennent plus chères que la vie. Elles continuent à végéter, au grand étonnement des esprits logiques, quand elles ont cessé depuis des siècles de nourrir l'intelligence et que la civilisation, prenant un autre cours, a peu à peu fait le vide autour d'elles. Telle est la ténacité du sentiment, pouvoir mystérieux et redoutable quand il arrête le progrès, auxiliaire précieux quand il est au service de la vérité.

Chaque esprit peut offrir un exemple de cette lutte. Il arrive fréquemment que l'intelligence entrevoit des vérités nouvelles, qui sont repoussées par le sentiment, parce qu'elles sont en opposition avec la situation actuelle de l'âme : c'est le moment de la *crise*. Si la pensée persiste et acquiert la certitude, le sentiment cède graduellement et finit par lui prêter son concours : la révolution est faite. Si, au contraire, la pensée, par paresse ou indifférence, s'arrête à la surface des choses, le sentiment ne tarde pas à reprendre le dessus. Le succès des doctrines dépend de ce renouvellement de l'homme intérieur. Ce n'est pas la raillerie qui tue les croyances ébranlées par le doute, c'est une conviction nouvelle, mieux adaptée aux destinées de l'humanité.

Au point de vue *objectif*, le sentiment diffère encore de la pensée : il ne procède pas par abstraction et décomposition, mais d'une manière *concrète* ou synthétique ; il ne s'enquiert pas des attributs de l'objet, de sa cause, de son but, mais le prend tel qu'il est, dans son essence une et entière ; il se l'assimile malgré ses défauts ou le rejette malgré ses qualités, selon que l'ensemble lui plaît ou lui répugne. C'est ainsi que le milieu où l'on vit agit sur l'âme et la modifie à son insu. Tout homme subit l'influence de tout ce qui l'entoure, sans qu'il puisse toujours se rendre compte de cette action. De là l'importance de l'*exemple* pour l'éducation première de l'esprit.

Le sentiment exprime donc entre le sujet et l'objet un *rapport d'essence entière*, où les deux termes se pénètrent et tendent à s'absorber l'un dans l'autre. C'est ce qui est vrai surtout quand le sentiment est réciproque, dans les affections bienveillantes, comme l'amitié. On voit maintenant comment la conscience et le sentiment sont des manifestations opposées du sens intime. L'un désigne

l'intimité comme un état où le moi se rapporte tout entier à lui-même, l'autre comme un état où le moi se montre clairement à lui-même tel qu'il est.

La *spontanéité* et la *réceptivité* offrent un nouveau trait de distinction entre le sentiment et la pensée. Tous deux sont spontanés et réceptifs d'une manière universelle. Nos sentiments ont leur cause en partie en nous, en partie hors de nous, dans l'objet qui nous affecte et qui nous est donné soit par les sens, soit par la raison. La réceptivité du cœur exprime, à la fois, la *dépendance* où nous sommes, comme être finis, vis-à-vis de la réalité sensible ou intelligible, et la *passivité* de l'âme, la propriété de pâtir ou de souffrir. L'action et la passion, catégories d'Aristote, se mêlent dans chaque sentiment. Car, d'une part, nous accueillons volontairement l'objet, s'il nous est sympathique, nous nous abandonnons à la joie, et, de l'autre, nous subissons une influence, nous éprouvons une modification, que nous le voulions ou non, sans toutefois perdre notre liberté. Il y a donc, dans le sentiment, *réciprocité* ou *communauté d'action* entre le sujet et l'objet. C'est de l'action et de la réaction combinées que naît l'*émotion*. Des objets différents nous émeuvent différemment : les uns nous affectent d'une manière pénible, les autres d'une manière agréable; ceux-ci donnent satisfaction à l'imagination, ceux-là à la raison. Le spectacle de la mer ou des montagnes, par exemple, laisse une tout autre impression que celui d'un lac ou d'un bosquet; l'émotion varie donc selon les objets qui agissent sur nous. Mais l'objet seul ne fait pas l'émotion : différentes personnes à des degrés inégaux de culture ou dans des situations opposées ne ressentent pas le même effet en présence d'une action ou d'une représentation scénique; l'émotion varie donc aussi selon les esprits; elle est le résultat du concours de deux causes. L'esprit y a une part

d'autant plus grande, que son développement est plus riche et sa constitution plus impressionnable ou plus délicate.

En comparant, sous ce rapport, le sentiment et la pensée, on remarque que, dans l'un *prédomine* la réceptivité, et dans l'autre la spontanéité. La pensée exprime l'union du sujet et de l'objet sous le caractère de l'indépendance réciproque ou de la distinction des deux termes; le sentiment exprime la même union sous le caractère de leur dépendance ou de leur enchaînement. L'entendement reçoit l'objet sans pâtir et fait abstraction de ses préjugés et de ses intérêts pour le comprendre tel qu'il est; dans le sentiment, au contraire, la réceptivité se développe comme passivité et l'âme est affectée tout entière; non-seulement l'objet est donné, mais il remue et trouble l'esprit. L'émotion n'est pas insurmontable et ne se trahit pas toujours à l'extérieur; mais elle n'est pas moins subie et devient souvent d'autant plus profonde, qu'elle est plus concentrée. Le sentiment montre encore une fois que l'esprit est lié à tout ce qui l'entoure, qu'il reçoit bon gré mal gré le contre-coup de tout ce qui retentit dans l'organisme universel; la pensée marque mieux notre liberté. L'un est l'image de la solidarité qui unit toutes les parties d'un même tout, l'autre, de l'individualité de chaque organe. La pensée peut s'entretenir dans l'isolement, tandis que le sentiment a besoin d'expansion et se perd s'il ne se communique.

2. La faculté de sentir se développe dans la *vie* en une *série continue* de sentiments ou d'émotions déterminées, qui sont des *états* de l'esprit. Ces états affectifs ont à la fois quelque chose de commun et de distinctif, autant que nous puissions les observer : tous ont un objet et un sujet, d'une part, car le sentiment n'est jamais vide, et, de l'autre, tous

différent entre eux, car le sentiment ne se maintient pas pendant deux instants consécutifs à la même hauteur. Nos émotions se modifient sans cesse en étendue ou en intensité; chacune a sa valeur propre et son originalité, quoique toutes ne forment qu'une même chaîne et que cette suite ne paraisse interrompue nulle part, depuis l'origine jusqu'à la fin de la vie. Nous ne remarquons pas constamment nos affections, nous ne pouvons plus même les saisir dans les situations où disparaît la pleine conscience de soi-même; mais, dans toutes les positions connues, un geste, un sourire, une larme, une contraction des sourcils attestent suffisamment l'activité affective de l'âme.

Les états du sentiment se combinent en diverses proportions avec ceux de la pensée et de la volonté. Les uns dépendent des autres. Les éléments pathétiques correspondent à l'ensemble de la culture spirituelle; ils sont élevés ou vulgaires, si l'on a conscience ou non de la dignité de la raison. Le cœur, dit un écrivain, a sa nourriture dans l'esprit, il s'épuise faute d'idées; il est rare qu'il y ait des affections constantes dans les âmes incultes. Les idées générales provoquent des sentiments généraux.

Les états affectifs sont, à la fois, volontaires et involontaires. Ils sont *involontaires* en ce sens que le sentiment se manifeste toujours et n'est jamais sans objet, qu'il se développe constamment d'après les mêmes lois, comme inclination, attachement et pénétration, et que sa qualité même d'être agréable ou pénible, dépend à la fois de l'objet et de la situation présente de l'âme. Ils sont *volontaires* en ce sens que nous dirigeons le cœur vers un objet ou vers un autre, que nous faisons naître ainsi tel ou tel ordre de sentiments, esthétiques ou sensibles, que nous commandons même à nos émotions en les refoulant ou leur donnant l'essor, et que nous sommes capables, en conséquence,

soit de les régler en harmonie avec les autres forces de l'esprit, soit de les transformer en passions. Dans ces limites, le cours de nos sentiments est *libre* comme le cours de nos pensées.

Il est vrai que la suite des affections est *continue*; mais cette continuité n'implique pas que chaque terme de la série ait sa cause dans le terme antérieur; le mouvement du cœur change de direction à notre gré, par l'acquiescement que nous accordons ou refusons à nos émotions: chaque sentiment a sa cause directe dans l'esprit. Il est vrai encore que le plaisir et la peine sont déterminés par le rapport de conformité ou d'opposition qui existe entre les objets et notre propre situation, mais cette situation même est notre œuvre et peut changer à volonté. Il est en notre pouvoir de faire succéder à l'état actuel du cœur un autre état à notre convenance, en modifiant la position de l'esprit ou en donnant un autre cours à nos pensées. Dans le sommeil et dans la rêverie, nous sommes tout ensemble la cause de nos sentiments et la cause de leurs objets: l'émotion nous gagne en présence de nos propres créations.

Mais si nos sentiments sont en partie volontaires, ils ne sont pas toujours *conscients*: il en est du sentiment comme des autres facultés de l'âme: nous pouvons suivre son activité avec attention ou la laisser se dérouler sans y prendre garde. L'esprit est d'autant plus libre qu'il surveille mieux les mouvements du cœur.

Les états passés et futurs du sentiment sont, dans certaines limites, *présents* à l'esprit. De là la *gratitude* et l'*espérance*, sentiments positifs qui se rapportent au bien accompli ou attendu, le *ressentiment* et la *crainte*, sentiments négatifs qui ont pour l'objet le mal passé ou futur. La *mémoire* du cœur est soumise aux mêmes conditions et aux mêmes lois que la mémoire intellectuelle: les sentiments

qui ont été cultivés ensemble se reproduisent ensemble par une sorte d'association indépendante des situations de l'âme; les émotions qui s'accordent le mieux avec l'état présent de l'esprit reparaissent avec le plus de facilité. Nous nous rappelons communément nos joies dans la gaieté et nos tristesses dans l'ennui; les caractères heureux et ouverts retiennent le bien et oublient le mal, les caractères aigris oublient les services et ne conservent que les souvenirs amers. Ces lois cependant n'abolissent pas la liberté. Quand l'esprit s'est amendé, il se souvient parfois avec tristesse de ses joies passées ou avec joie de ses tristesses. *Tristitiam meam transactam letus reminiscor, et tristis lætitiã.*

3. Le sentiment est, à la fois, *faculté, activité, force et tendance*. La faculté de sentir appartient à l'esprit, considéré comme raison permanente de toute la série de ses états affectifs. L'activité du sentiment désigne la causalité temporelle et variable de l'âme. De là la *vie* et la *destination* du cœur. L'homme doit développer dans la vie tous les ordres de sentiments, afin de se manifester sous toutes les faces de sa nature sensible et raisonnable et dans l'universalité de ses rapports. La destinée du cœur est de s'unir intimement à tous les êtres en raison de leur perfection, de s'associer à Dieu, à l'humanité et même aux créatures inférieures, et de jouir de tout le bien qui se réalise dans la vie. Il importe à l'éducation de l'âme que l'homme, à tout âge, se comporte avec bonté, avec pitié, avec humanité envers les animaux; la brutalité ou la cruauté de l'enfant envers des êtres inoffensifs annonce de mauvaises dispositions, qui, en se développant, entraveront l'épanouissement de la sympathie envers ses semblables. L'homme doit vivre en paix sur la terre avec toutes les espèces animales dont la mission peut s'accorder avec la sienne. Au lieu de maltraiter

les bêtes qui lui rendent service, il doit se les attacher par des soins intelligents et se faire leur guide et leur protecteur, comme chef de la création terrestre. La vie au sein de la nature fortifie le cœur et le corps, et dépose dans l'âme le germe des sentiments les plus délicats et les plus poétiques, selon la belle devise de la colonie agricole de Mettray : Améliorer la terre par l'homme et l'homme par la terre. « Dieu, source éternelle de tout bien, veut le bonheur de tous les êtres qu'il a créés. Nous devons vouloir, à son exemple, le bonheur de tous ceux qui nous entourent. Être bon pour les créatures, n'est-ce pas une des meilleures manières d'honorer le Créateur (1) ? » Il faut traiter les animaux comme des êtres sensibles, mais il faut traiter l'homme comme un être raisonnable. Chacun doit voir dans son semblable un membre de la famille humaine, s'associer à ses peines et à ses plaisirs, sans se laisser rebuter par sa rudesse, et lui vouer d'autant plus d'affection ou de pitié qu'il est tombé plus bas ou qu'il a plus besoin de conseils et d'assistance. Le cœur est organisé pour ressentir tout ce qui est beau, bon, juste, sincère, pour vibrer à l'unisson avec tout ce qui est divin dans le monde.

La jouissance pure, complète, inaltérable de tout le bien qui s'effectue dans la vie se nomme *félicité*. La félicité augmente à mesure que le cœur se perfectionne dans l'art de faire le bien, mais il est aisé de voir qu'elle est inévitablement traversée sur la terre par le mal et le malheur et qu'elle ne peut jamais être infinie pour un être fini. La vie du cœur, comme celle de l'intelligence, réclame un complément au delà de la tombe.

(1) L.-A. BOURGUIN, *Entretiens d'un instituteur avec ses élèves sur les animaux utiles*. Paris, 1862.

L'activité du sentiment se détermine à divers degrés comme force et comme tendance. La force et les dispositions du cœur varient selon les individus et présentent, dans leur genre, les mêmes nuances et les mêmes applications que la pensée. Les sentiments encore inconnus tendent à se manifester dès que les conditions de leur existence sont réalisées; les sentiments imparfaits doivent se parfaire, afin qu'il ne reste ni lacunes ni défauts dans la vie de l'âme.

4. Le sentiment a ses *fonctions* et ses *opérations* comme l'intelligence. Les unes et les autres concernent l'activité du cœur, mais cette activité est considérée, d'une part, en elle-même, dans son travail interne ou subjectif, et, de l'autre, dans ses œuvres ou dans ses rapports avec l'objet.

Au point de vue subjectif, l'activité du sentiment se montre à trois degrés successifs, comme inclination, comme attachement et comme pénétration. Ces *fonctions*, en tant que permanentes ou communes à toute la série des états affectifs, indiquent la *loi* du développement du cœur.

L'*inclination* est la fonction du sentiment qui correspond à l'*attention* et se combine avec elle; l'une est le premier mouvement du cœur, l'autre le premier acte de la pensée en présence d'un objet. L'inclination est la condition du développement ultérieur du sentiment; point d'attachement si l'âme, au lieu de s'abandonner, résiste à l'émotion; le sentiment, en ce cas, ne se manifeste que par la froideur ou l'indifférence. L'inclination est volontaire, mais souvent inconsciente; les affections se forment parfois en nous à notre insu et n'attirent nos regards que lorsqu'elles éclatent avec impétuosité ou qu'elles rencontrent un obstacle qui nous engage à nous replier sur nous-mêmes. L'esprit humain possède à un haut degré le pouvoir de se livrer à la joie et à la douleur ou de refuser son adhésion au penchant qui le sollicite; ce pouvoir grandit

avec le sens intime et sert de mesure à la fermeté de la volonté; les enfants ne peuvent guère se défendre de témoigner franchement la sympathie ou l'antipathie qu'on leur inspire; mais, plus tard, soit dissimulation, soit force de caractère, les émotions les plus violentes et les peines les plus cruelles peuvent être surmontées avec l'impassibilité du stoïcien ou le courage du martyr. C'est un point à considérer dans l'éducation, non pour composer aux enfants un visage menteur, mais pour leur enseigner, sans faire tort à la naïveté, l'empire de l'âme sur les impressions.

La seconde fonction du sentiment, qui correspond à la *perception* de la pensée, est l'*attachement*: c'est l'acte par lequel l'esprit s'unit intimement à l'objet de son inclination ou le *prend à cœur*. Ce qui est distinction et lumière pour l'intelligence est assimilation et chaleur pour le sentiment; la pensée dans la perception se tient à distance de l'objet pour l'analyser à loisir, le cœur s'en approche et tend à se confondre avec lui. Sans attachement, point de pénétration: le sentiment reste faible, superficiel, fugitif. L'attachement est universel comme la réflexion: l'esprit peut s'unir soit à des êtres animés, personnes, animaux ou plantes, soit à des choses imprégnées de la personnalité d'autrui et conservées à titre de souvenirs ou de reliques. Il importe de développer cette fonction dans ses rapports avec les objets qui sont dignes d'affection: il faut aimer ce qui est divin dans tous les ordres de la réalité, le bien, le juste, le vrai, le beau, à l'exclusion de leurs contraires. L'enfant qui aime le bien se détournera du mal sans qu'on l'y pousse; celui qui a appris à respecter le droit et la vérité se révoltera de lui-même contre l'injustice et fuira comme une honte le mensonge et la fausseté. Il n'est pas nécessaire d'exciter dans son âme des sentiments de haine contre le vice: il suffit de diriger son inclination et son attachement